

Malcolm Mackay

l'enfer est au bout de la nuit



LIANA LEVI



Malcolm Mackay

L'enfer est au bout de la nuit

*Traduit de l'anglais
par Fanchita Gonzalez Battle*



Liana Levi

1

«Vous terrorisez les gens. Vous leur avez donné de bonnes raisons de vous craindre. Nous apprécions cela à sa juste valeur.»

J'ai écouté sans rien dire. C'était le préambule au sujet qui importait: faire affaire. Je savais déjà ce qui allait suivre. Nous étions dans le bureau de Kevin Currie et je l'écoutais prononcer les mots de quelqu'un d'autre.

«Inutile de vous dire qu'il se passe beaucoup de choses, a poursuivi Kevin, beaucoup de choses qu'il faut régler.»

J'aimais bien Kevin, mais il me faisait perdre mon temps. Je savais qu'il y avait un tas de questions à régler. Il le savait. S'il s'était mis à la fenêtre pour alerter un passant, il y avait toutes les chances que celui-ci ait déjà été au courant. Peter Jamieson dirigeait l'organisation criminelle dont Currie était une pièce maîtresse, mais Peter Jamieson était en prison. Autrement dit, certains tentaient de ramasser des restes de l'organisation, de profiter de la vulnérabilité temporaire de l'édifice tant qu'il existait encore.

«Il y a beaucoup de problèmes mineurs, a repris Kevin, mais même ceux-là se compliquent. Grâce à votre réputation vous pouvez tout faciliter. Ce sera votre première tâche.»

La plupart des étagères sur le mur derrière Kevin étaient occupées par ce qui ressemblait à des dossiers. Censés le faire passer pour l'homme d'affaires sérieux que personne n'était assez stupide pour trouver crédible. Il avait peut-être réussi à tromper son monde autrefois, mais

pas depuis le départ de Jamieson. Ce changement avait fait de Kevin un homme plus puissant que jamais, un membre du groupe dirigeant de l'organisation au quotidien. Le coup du petit bureau bien rangé de l'homme d'affaires honnête ne marchait probablement plus.

Mais ce n'étaient pas les dossiers que je regardais. Il y avait au bout d'une petite étagère un petit trophée doré derrière un classeur incliné. Le genre d'objet qu'on remettrait à un sportif amateur quelconque. Je ne pouvais pas m'empêcher de m'interroger sur la raison de sa présence. Kevin n'était pas un sportif; à l'approche de la cinquantaine il grossissait lentement et prenait des bajoues.

J'ai répondu: «Rien de tout ça n'a l'air grave.» Je ne cherchais pas à paraître indifférent, mais il récitait un texte sans grand intérêt.

Je n'ai probablement même pas besoin de vous dire ce qui s'était passé tant c'était évident. Peter Jamieson savait que votre serviteur, Nate Colgan, travaillait déjà, et bien, pour l'organisation. Il savait qu'il avait besoin de quelqu'un de solide qui se mette à agir en son nom avec toute son énergie, qui effraie les vautours. Pour contrer les attaques graves il fallait une défense supérieure à ce que je pouvais fournir tout seul, mais se débarrasser des opportunistes chasserait la sensation de faiblesse. Il avait donc appelé Kevin et lui avait demandé de m'engager à titre permanent, en lui expliquant ce qu'il devait me dire.

Currie m'a approuvé avec un soulagement visible. «En effet, je ne le pense pas. Nous avons besoin de bons éléments autour de nous en ce moment, Nate, vraiment besoin. J'ai l'impression que nous recevons des coups de tous les côtés et je ne sais pas d'où viendra le prochain.

– Il y a du nouveau?»

Il a regardé autour de lui comme si quelqu'un avait pu se glisser dans son bureau exigü. «Oui. Bon Dieu, vous savez comment sont les gens, toujours en train de se

plaindre de quelque chose, mais cette fois c'est différent. Deux ou trois des nôtres se plaignent d'être chassés de leur territoire, il semblerait que d'autres aient débarqué.

– Pour ?

– Je ne sais pas, c'est ça le problème. Enfin, nous en avons une idée. Des étrangers. Incroyable. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de requins dans le coin. Il paraîtrait qu'un Anglais a l'air de chercher la bonne affaire en ville.

– Vous avez des détails sur lui ? » Savoir qui constituait une menace représentait une part importante de mon travail, et je n'avais encore jamais entendu parler de cet homme. Pour la première fois depuis que j'étais entré dans ce bureau, Kevin avait tout mon intérêt.

« Rien qu'un nom. Adrian Barrett. Ça vous dit quelque chose ? »

J'ai dû admettre que non, et je n'aimais pas ça.

« Un Anglais, comme je vous l'ai dit. Nous essayons d'apprendre où il se trouvait avant, et pour qui il pourrait éventuellement travailler. Apparemment, il fait savoir autour de lui que c'est lui qui dirige, mais ça pourrait être une couverture. Celui qui dirige ne fait pas les basses besognes, n'est-ce pas ? »

Il me posait la question parce qu'il ne connaissait pas la réponse. Kevin était une contrefaçon, réussie et rentable. Que ce soit bien clair, cet homme savait faire marcher une affaire. Mais il n'avait pas été mêlé aux plus grandes saletés de l'organisation jusqu'à ce que l'arrestation de Jamieson l'ait hissé à son poste. Il était à présent jusqu'au cou dans le sordide et ne savait pas vers où nager pour se mettre à l'abri.

« En général non. Ça dépend probablement de son pouvoir au départ.

– Oui, bon, il devient un problème. Tout devient un problème, bordel. » Il paraissait découragé et fatigué. Les petits ennuis s'accumulaient, parce que l'organisation

n'était plus une machine bien huilée. D'où le dépit qui amenait Kevin, si convenable d'ordinaire, à dire une grossièreté inhabituelle. Il a poursuivi. « Nous avons tant de nettoyage à faire. Un ménage qui n'a pas été fait pendant des mois, des choses dont nous aurions dû nous débarrasser, mais nous étions trop occupés à faire profil bas. Des nouveaux problèmes se présentent sans cesse. Vous devrez en maîtriser beaucoup.

– D'accord. Quel est mon statut ?

– Vous serez consultant à la sécurité, le poste qu'occupait Frank MacLeod avant de disparaître. Vous vous souvenez du vieux Frank ? »

J'ai acquiescé avec un léger sourire. Quand on a été dans le milieu à Glasgow à un moment quelconque pendant les quarante dernières années, on connaît Frank MacLeod. J'y étais depuis dix-neuf ans, depuis l'âge de dix-huit. Disparu était le terme que nous utilisions à la place de liquidé et enterré sans que le corps soit jamais retrouvé. Nous savions qu'il avait été assassiné sur ordre de Jamieson par un tueur à gages du nom de Calum MacLean, qui avait ensuite raconté sa petite histoire intéressante à la police. Mais elle n'avait pas pu mettre l'assassinat sur le dos de Jamieson, encore un crime dont il n'avait pas été reconnu coupable, bien que condamné pour quelques autres.

« Vous donnerez des conseils pour la sécurité du club, de quelques pubs, quelques bookmakers, et quelques affaires légales de Jamieson. Mais vous n'aurez rien à faire ; pour l'essentiel la sécurité s'assure d'elle-même. Nous avons des hommes pour ça. Il suffira de vous montrer de temps en temps, je crois que c'est ce que faisait Frank. Veillez à ce que les employés légaux connaissent votre titre officiel au cas où la police le leur demanderait. »

Tout ça était plein de bon sens, mais je dois admettre que je me sentais un peu mal à l'aise de devoir remplacer Frank. Je n'avais aucune intention de faire son travail, je

parle de son travail réel. C'était un tueur à gages, et je n'avais jamais franchi cette ligne. Mais tout le monde allait me voir en « consultant à la sécurité » comme lui et faire la comparaison. On penserait que j'étais devenu aussi important que l'avait été Frank, ce qui ferait de moi une cible.

« Écoutez, il y a un travail que je vous demande de faire tout d'abord. Et ne riez pas. »

J'ai levé les sourcils. Quand vous êtes free-lance vous pouvez vous montrer difficile si vous y tenez. C'est mauvais pour votre réputation et votre réputation est ce qui vous fournit du travail, mais vous pouvez décider de celui que vous faites. Si vous pouvez vous permettre de dire non et que vous en avez envie, allez-y, refusez. Mais pas si vous appartenez à une organisation. Quand vous êtes salarié, vous devez faire ce qu'on vous demande.

« Je veux que vous alliez tabasser Kirk Webster. Je sais que c'est pitoyable de commencer par là, mais ça n'a pas encore été fait et il le faut.

– C'est tout? »

Kevin a eu un haussement d'épaules. « Pour le moment, oui. »

Je me suis levé et je lui ai serré la main, comme un nouvel employé ravi d'avoir réussi son entretien d'embauche. Il y avait un je-ne-sais-quoi dans ce petit bureau qui me donnait envie de jouer à l'homme honnête. Cette sensation avait déjà disparu quand je me suis retrouvé dans la rue et que je suis monté dans la voiture de Ronnie.

Il avait garé sa petite Astra dans la rangée de places devant le bureau de Currie. Je me suis dit que la voiture était trop propre, sans doute trop neuve aussi. C'était une voiture de travail que personne ne devrait jamais repérer. Nous étions à Hillington, pas loin du fleuve, au sud, dans un secteur industriel rempli de cabinets d'ingénierie et d'entrepôts. Le bâtiment de Currie était blanc, de plain-pied, façade en brique et toit de tôle ondulée ; son bureau

était situé à l'arrière d'un vaste entrepôt, environné de respectabilité dans une rue bordée d'arbres. Rien pour suggérer que l'entrepôt était bourré de marchandises hautement illégales.

« Alors ? m'a demandé Ronnie.

– Je suis engagé.

– Et moi ?

– La première chose que je ferai sera de t'engager à mon tour dans la sécurité. Félicitations. »

Il a démarré et je lui ai parlé de Kirk en chemin. Je vous parlerai de lui dans une minute, mais je veux commencer par Ronnie Malone. Je le connaissais depuis un bout de temps, à l'époque où il travaillait dans un petit hôtel douteux près de Central Station. Il était là pour Currie, il aidait ses hommes à avoir des chambres pour les petites affaires qu'ils voulaient cacher aux autres. Du gâchis.

Ronnie était intelligent, et les hommes intelligents ne devraient pas se contenter de réserver des chambres dans des hôtels à moitié vides pour des faussaires et des fournisseurs sans importance. J'ai persuadé Currie de le faire travailler pour moi, pour que j'en fasse quelque chose de plus utile.

« Si tu viens travailler avec moi, avais-je dit à Ronnie, nous gagnerons beaucoup ensemble. Tu auras de l'argent, un poste intéressant, et une chance de vite grimper les échelons. »

Il m'avait regardé comme s'il essayait de trouver les mots les plus polis pour dire non. Comme je ne voulais pas les entendre, aussi polis soient-ils, j'ai insisté un peu plus lourdement.

« Actuellement, tu as juste de quoi te payer un verre, mais tu continues à t'écraser à la moindre menace. Tu as aidé des gens dangereux à faire des choses abominables. L'argent que tu gagnes n'est pas à la hauteur de

ça. Laisse-moi t'aider à gagner davantage, à faire que le risque vaille la peine. »

Il paraissait encore réticent, mais c'était un brave garçon, assez malin pour comprendre qu'il devait répondre oui. Il est donc venu travailler pour moi, et il travaillait bien. Il a fait quelques petits faux pas, comme tous les gamins qui débutent. Gamin : Ronnie venait d'avoir vingt-six ans quelques semaines avant que nous soyons engagés par Currie.

Il m'a raccompagné chez moi. « Va te renseigner sur Kirk Webster, trouve où il se planque. Viens me chercher quand tu le sauras, je m'en occuperai. Ce ne sera pas un travail à deux. »

Nous en étions encore au stade où Ronnie assurait la préparation et moi, le sale boulot. Lui enseigner comment devenir cruel était une entreprise de longue haleine. Il devait apprendre, parce que c'était son rôle, mais on ne bouscule pas un gamin quand ce n'est pas indispensable. Je prenais mon temps, je l'éduquais parce que ça me plaisait.

2

J'avais une petite maison parmi d'autres à Balornock, dans une longue rue en courbe d'un quartier qui n'était pas vraiment aussi dur qu'il paraissait à première vue. Le grand ensemble de Birnie Court s'élevait autrefois au bout de la rue, l'air prêt à la bagarre. La municipalité avait attaqué un des bâtiments avec une équipe de démolition, et il avait déjà disparu à l'époque dont je parle. Ma maison était le genre d'endroit qu'on s'attendrait à voir occupé par quelqu'un aux faibles revenus. Les miens n'étaient pas faibles, mais j'étais heureux que tout le monde le pense et passe son chemin. Je n'avais besoin que d'un espace suffisant pour moi et mes quelques affaires, et je n'étais pas exigeant sur l'emplacement, l'emplacement, l'emplacement.

Ne vous méprenez pas, j'aurais aimé partager mon domicile avec une personne. Avec plus d'une, en réalité, mais il n'était pas question que je laisse la chose arriver. J'étais bourré de défauts, dont je vous parlerai si je trouve le temps, mais ce type d'égoïsme n'en faisait pas partie. J'aurais beaucoup aimé que ma fille vive avec moi, mais je savais qu'il valait mieux pour elle qu'elle soit chez les parents de sa mère. Je n'étais pas fait pour élever une fillette. J'aurais aussi aimé avoir une femme dans ma vie, mais ça n'arriverait pas non plus. J'étais irascible, généralement renfrogné, et je traînais une réputation qui faisait que j'étais bon dans mon métier et mauvais pour tout le reste. Les gens avaient peur de moi, et c'était autant un inconvénient qu'un avantage.

Il y avait une femme qui me tournait autour, je l'aimais bien, je l'admirais. Elle s'appelait Kelly Newbury, et parce que je l'aimais bien je m'efforçais de l'éviter. Elle recherchait la sécurité qu'une liaison avec moi pouvait lui apporter. Elle attendait de moi que je lui serve de chien de garde. Une invitation aux ennuis et à d'autres bonnes choses dans lesquelles je ne pouvais pas me permettre de m'empêtrer, avec tout ce qui se passait.

En marchant vers ma porte d'entrée j'ai jeté un coup d'œil à gauche et à droite dans la rue parce que l'habitude de la prudence est un don précieux. Je n'ai rien pu repérer d'insolite, même si ma vue n'est pas aussi bonne qu'avant. Elle devra rester à ce même niveau parce qu'un type comme moi ne va pas travailler avec des lunettes.

En entrant j'ai tout de suite vu une chose qui ne m'a pas plu. Juste derrière la porte il y avait par terre un papier plié que quelqu'un avait glissé par le clapet pendant que je travaillais pour gagner ma vie. Au moment de le ramasser je me suis creusé la cervelle pour me rappeler quelles bonnes nouvelles j'avais reçues de cette façon. Aucune, jamais.

Un seul coup d'œil à l'écriture a suffi pour que je sache que c'était plus qu'une mauvaise nouvelle. C'était un désastre imminent. L'écriture était celle de Zara Cope. Désordonnée mais assurée, son prénom griffonné à travers le bas de la page, le Z exagérément plus grand que le reste tel un Zorro dyslexique. Seul le couloir vide a entendu mon grand soupir de désapprobation. Je me suis assis pour lire le message sur fond de guitare douce, parce qu'écouter de la musique m'a toujours aidé à ne pas me mettre en colère.

*Nate,
Je suis passée, mais je suppose que tu n'es pas là.
Comme je n'ai pas ton numéro de téléphone je te laisse ce mot.*

Il faut que nous nous voyions, nous devons parler de certaines choses, comme de ce que je t'ai livré il y a quelque temps par exemple. Tu t'en souviens ? Il y a aussi d'autres sujets dont nous devons parler.

Zara

Les petits coups de griffe dans ce message étaient destinés à m'énerver. À commencer par le «je suppose que tu n'es pas là», comme si je pouvais me cacher derrière mon putain de canapé pour éviter qu'elle me voie. Même la mention de la livraison était une stupidité qui ne lui ressemblait pas. Et si quelqu'un d'autre avait trouvé son mot avant moi ? Enfin dire que nous devons aussi parler d'autres sujets était une provocation gratuite. Il y avait beaucoup plus que les mots dans ce message.

Première évidence, Zara était aux abois. Mentionner ce qu'elle m'avait remis avant son arrestation était sa façon déplaisante de me rappeler que je lui devais de l'argent. Je n'avais pas besoin qu'elle me le rappelle, l'argent l'attendait sur un compte bancaire. Plus vite elle le virerait sur le sien, mieux je me porterais. Je ne voulais pas de lui dans mon environnement. Son apparition était liée à Lewis Winter, une catastrophe ambulante qui avait marché nonchalamment vers sa mort précoce quand Zara vivait avec lui.

À ce stade je devrais peut-être vous donner une petite leçon d'histoire. Zara était la mère de ma fille de neuf ans, Rebecca. Zara fréquentait le milieu, elle se servait de sa beauté et de son intelligence pour avoir une jolie petite vie. Une vie, en tout cas. Elle était un cran au-dessus des parasites habituels, l'intelligence aiguisée à l'extrême. Je suis tombé très amoureux d'elle. Nous avons emménagé ensemble, Becky est née. Mais ça n'a pas duré, principalement à cause de moi. Zara avait vingt et un ans, elle voulait une vie intense ; j'étais un homme de vingt-huit ans en colère et dangereux qui n'acceptait pas que le monde

ne se plie pas en permanence à sa volonté. Nous étions trop jeunes. Elle est partie et je ne l'ai pas retenue. Becky est allée vivre chez ses grands-parents maternels, chez qui elle est toujours.

Zara a vécu à la colle avec Lewis Winter, un dealer de moyenne envergure, et quand il s'est fait descendre elle est venue me voir avec une partie de son argent sale et le reste de sa marchandise. Il fallait vendre la drogue et cacher l'argent jusqu'à ce que nos chers policiers écossais veuillent bien cesser de les chercher. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider, parce que c'est la mère de mon enfant, et parce que je ne savais pas encore comment dire non à Zara Cope.

C'était une femme à part qui avait sur moi un pouvoir que personne d'autre n'a jamais eu. Ça ne l'a aidée en rien quand elle a été condamnée à trois mois de prison pour entrave à la justice. Un simple coup de semonce pour quelqu'un du milieu, mais elle n'en était qu'une groupie, et la sentence avait dû énormément l'éprouver. À sa sortie elle a disparu quelque temps des écrans radars, elle n'est même pas venue chercher son argent. Je savais qu'elle avait quitté la ville pendant une grande partie de ce temps parce que je la surveillais de loin. Visiblement, elle était de retour. Et oui, j'ai reconnu son écriture après tant d'années. Je n'avais presque rien oublié d'elle.

J'ai retourné le bout de papier et j'ai vu qu'elle avait griffonné un numéro de téléphone au dos. Un numéro de portable, souligné deux fois comme pour m'empêcher d'hésiter à l'appeler. Je le ferais ; faute de quoi je ne cesserais pas de penser à elle. Elle pouvait me causer des ennuis, et j'en avais déjà assez. Zara était en excellents termes avec certains des squelettes dans mon placard, je devais donc faire en sorte qu'elle tienne sa langue. Elle savait aussi que j'avais organisé la vente de la drogue pour elle, et le blanchiment de la somme qu'elle avait rapportée.

Voici comment, si ça vous intéresse. J'avais apporté le petit paquet de drogue et l'argent sale avec lesquels elle s'était pointée chez moi à Ross Kennedy pour qu'il règle ça. Il travaillait surtout avec Angus Lafferty, le plus grand importateur de drogue de Peter Jamieson, mais ses loyautés étaient floues. Il m'a acheté la drogue à un prix inférieur à celui de la revente, mais au maximum que je pouvais obtenir dans la précipitation. Il a aussi blanchi l'argent pour moi, parce que son plus grand talent a toujours été de rendre les saletés respectables. Depuis, environ quatre mille cinq cents livres s'étaient peu à peu accumulées dans un compte que j'avais ouvert pour l'héberger en attendant Zara.

Je regardais alternativement le griffonnage et mon téléphone, pris entre le désir d'appeler et celui de jeter le message comme si Zara n'avait jamais existé. Mais j'allais lui téléphoner, parce que je le devais et parce que j'avais envie d'entendre sa voix. Je voulais savoir qu'elle allait bien. Depuis qu'elle avait quitté la ville elle ne figurait plus sur mon radar professionnel et je ne savais absolument pas dans quel état elle était.

Ça a sonné longuement avant que j'entende sa voix, froide dans sa perfection.

J'ai répondu à son allô par un « C'est Nate ».

Il y a eu un silence à l'autre bout, une lourde pause suggérant l'épouvante. Elle avait voulu que je l'appelle, je l'appelais; c'était à elle de parler à présent.

« Tu as eu mon message.

– Il était derrière ma porte, alors oui. » Parler à Zara me déchirait toujours en deux. D'un côté je souhaitais être gentil avec elle, lui montrer qu'elle comptait toujours pour moi. De l'autre, je voulais m'assurer qu'elle gardait ses distances, qu'elle restait loin de moi et de Becky. C'était d'habitude ce côté-là qui gagnait, parce que protéger Becky de l'influence de Zara était ma priorité.

«Oui, bon, il faut qu'on parle. J'imagine que tu as toujours l'argent que tu me dois?»

Elle me provoquait, insistant sur le *dois* comme si elle m'avait fait une faveur. Pas du tout; elle avait presque amené la police jusqu'à moi et m'avait indirectement relié à Lewis Winter par sa marchandise. C'était dangereux d'avoir un lien avec un homme dont l'assassinat faisait partie des confessions de MacLean. Difficile de penser à la dernière fois où Zara m'avait fait une faveur. Becky, je suppose.

«L'argent que j'ai obtenu, blanchi et caché pour toi t'attend sur un compte bancaire.

– Bien.

– Tu veux les coordonnées de la banque? Nous pouvons régler ça très simplement et tu peux prendre l'argent sans difficulté.»

C'était ma façon de lui donner l'occasion de garder ses distances, ce que je n'avais pas vraiment envie de faire, mais je pensais que nous étions assez intelligents tous les deux pour comprendre que c'était la meilleure chose à faire. Or, elle n'a pas gardé ses distances; elle s'est acharnée à forcer mes défenses.

«Je veux te voir, a-t-elle dit comme s'il s'agissait d'une révélation soudaine. On doit se rencontrer, pour parler de certaines choses.»

J'ai soupiré, mais assez bas pour qu'elle ne l'entende pas. Je n'avais pas l'intention de la provoquer. Dix pour cent de mon inquiétude étaient dus à ce que j'éprouvais à l'idée de la revoir, vingt pour cent aux ennuis dans lesquels elle allait essayer de m'entraîner, et les soixante-dix pour cent restants à la crainte toujours présente qu'elle veuille discuter à propos de Becky. Quelles qu'aient été les proportions, le total était une inquiétude de cent pour cent.

«Où et quand?» Je savais que j'allais vers des problèmes; je ne le dis pas rétrospectivement en pensant

que j'aurais pu agir autrement. Je le savais tout autant à cette époque que maintenant. J'ai accepté parce que c'était tout ce que je pouvais faire. L'alternative était non, et non signifiait le conflit avec une femme dangereuse à un moment dangereux.

« Disons mercredi ? Je peux passer chez toi.

– Non. » Je l'ai dit un peu trop vite et un peu trop rudement. « Mercredi c'est bien, mais nous nous retrouverons quelque part.

– En terrain neutre, hein ? D'accord, si c'est ce que tu veux. Tu connais le Grec de George Square ?

– Oui.

– Midi ?

– D'accord. »

Elle a fait un gros effort pour que j'entende un grand soupir. « C'est toujours un plaisir de parler avec toi, Nate. »

Elle a paru sur le point d'ajouter quelque chose, mais elle s'est tue et j'ai entendu une porte se fermer en arrière-fond.

« Tu as de la compagnie.

– Oui, bon, maintenant j'ai peut-être une chance d'avoir une conversation d'adultes. À mercredi. »

J'ai raccroché sans lui dire au revoir parce que je me sentais mesquin – le mot amer serait plus juste –, et perturbé par le fait que j'étais jaloux de celui qui avait une conversation avec elle au même moment. Un nouvel homme, qui, je l'espérais, lui rendait la vie plus agréable. J'ai regardé le morceau de papier, j'ai pensé à son contenu, et j'ai su que non.